

## Mardi 11 mars

Au matin, observer sur le mur d'en face de chez Matthieu et Annabel le manège d'un étourneau. Depuis qu'il a chassé le moineau qui habitait là, il passe son temps à agrandir son trou et à chanter : sait-on jamais, si une femelle passait ? Posé à une vingtaine de centimètres, le moineau regarde le nid se construire.

Après Bangkok, Paris me paraît obsolète, la modernité des années cinquante à quatre-vingt, figée. À l'arrière-garde des pays à croissance furieuse, qui rasant le passé à grands coups de bulldozers et développent à l'infini routes, buildings, usines, dans le chaos de l'absence de règles fixes, forts de leur capacité à ne pas sortir les peuples de la misère.

Je lisais hier dans le *Bangkok Post* : une grande région chinoise compte fermer à court terme vingt mille usines qui ne sont plus rentables à cause des nouveaux droits des travailleurs et des taxes sur les industries polluantes. Ces usines vont être délocalisées, ce qui *bénéficiera* – le journal insiste là-dessus – en particulier à la Thaïlande et au Vietnam, ainsi qu'à d'autres provinces chinoises beaucoup plus pauvres vers lesquelles une migration des travailleurs se dessine déjà. *Réjouissons-nous !* disait l'article. *Réjouissons-nous car nous avons encore moins de protection sociale que les Chinois !*

## TGV Paris-Marseille

Un très grand homme noir arrive en courant et affolé, tape contre la vitre en s'écriant :

– *Contrôleur ! Contrôleur ! Je pars pas ! Je pars pas ! Je suis là pour accompagner ma femme !*

Mais le train démarre et il vient avec nous.

Nous sommes six dans le wagon. À côté de moi, deux femmes discutent en lao. Oui, oui, en lao, dans le TGV.

– *Pardon, vous êtes Laos ?*

– *Oui, oui, nous sommes Laos.*

Dans le TGV !



Je lève la tête. Devant moi, un mirage : ce petit garçon habillé tout en rouge qui hurlait *Maman ! Maman !* dans la zone de transit d'Abu Dhabi. Je l'avais pris par la main. On allait la retrouver sa maman !

Qu'est-ce qu'il fait là, dans ce train ? Seul, encore.

– *Bonjour !*

– *Eh, salut ! Qu'est-ce que tu fais là ?*

– *Je rentre à la maison.*

– *Moi aussi, je rentre à la maison.*

– *On s'est déjà vus deux fois.*

– *Oui, tu avais perdu ta maman !*

– *Oui !*

Il me sourit largement, me dit au revoir et disparaît.



La vie n'est constituée que de passages et de liens aléatoires. En laissant les flux me traverser, je trouve un équilibre et une force. De l'intérieur vers l'extérieur. Cette force que j'ai éprouvée avec Charli, et que j'avais appelée amour. Traversée par la lave, je suis réchauffée.

Arrivée à la gare de Marseille, je suis tellement sûre de retrouver ma solitude que je n'entends pas Claire m'appeler. Elle est obligée de me courir après. Et même alors qu'elle me prend par les épaules, je n'arrive pas à sourire. Si elle me tient dans ses bras, ça veut dire que je suis revenue. J'ai traversé. Je suis là.

– *Claire !*

Elle me ravit sur sa Vespa et m'emmène direct voir le soleil se coucher sur les îles du Frioul.